

À la gloire de la mère [suite]

Autor(en): **Murith, Jean-Denis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **73 (1944)**

Heft 7

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040741>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A la gloire de la mère

IV

Celle qui pleure

*Elle est comme un lion et ne veut pas, ô mères !
Que son enfant aille mourir.*

Ces vers de Francis Jammes, nous les évoquions naguère, et nous y sentions frémir le désespoir des mamans près des berceaux vides. Voici qu'une fois encore, au gré des pages parcourues, nous revivons de tragiques déchirements. Ce n'est plus la mort d'un frêle bébé que pleure la maman ; c'est celle de son enfant grandi, — enveloppé, à mesure que s'écoulent les années — d'une plus profonde tendresse. Ce qu'elle perd maintenant, après l'avoir fait triompher, au prix de quelles peines ! — des mille dangers qui guettent l'enfance, c'est *ce monument d'amour, de larmes, d'embûches surmontées, qui est une existence humaine.*

Insondable douleur maternelle... La voici, toute naïve, dans la *Jasante de la Vieille*, de Jehan Rictus¹. Le fils est mort. Ce fut un fieffé vaurien, mais qu'importe ! Un cœur de mère peut-il être autre chose qu'amoureux pardon ? Lisons avec le même cœur cette admirable pièce où Rictus, sous le comique apparent de son style de clochard, fait vibrer une des cordes les plus pures de l'éternelle sensibilité humaine :

*Bonjour... c'est moi... moi ta m'man.
J'suis là... d'avant toi... au cimetière.
(Aujourd'hui y aura juste un an,
Un an passé d'pis ton affaire.)*

*Louis ? Mon p'tit... m'entends-tu seul'ment ?
T'entends-ty ta pau' moman d'mère,
Ta « vieille », comm' tu disais dans l'temps ?*

*Ta « vieille » qu'alle est v'nue aujourd'hui,
Malgré la bouillasse et la puïe
Et malgré qu'ça soye loin... Ivry !*

¹ L'auteur de cette étude rappelle ici, une fois pour toutes, que les citations extraites, à la gloire de la mère, de romanciers et de poètes contemporains ne l'empêchent pas de faire certaines réserves sur plusieurs des ouvrages cités.

*Alorss... on m'a pas trompée d'lieu ?
C'est bien ici les « Condamnés » ?*

*Y a pas eun' tombe... pas un bout d'croix,
Y a rien qui marqu' ta fosse à toi...*

*Pas un signe... pas un nom d'baptême
Et rien non pus pour t'abriter !*

*(J'dis pas qu'tu l'as pas mérité
Mais pour eun' mèr', c'est dur tout d'même !*

*J'pense à toi, et tout l'jour je pleure,
Mêm' quand j'suis à ma cuisine.*

*L'matin, ça m'prend dès que j'me lève,
J'te vois..., j'te cause... tout haut... souvent....
Comm'si qu'tu s'rais encor vivant !*

*J'mange pus... j'dors pus, tant ça m'fait deuil
Et si des fois j'peux fermer l'œil
Ça manqu' pas... tu viens dans mes rêves...*

*Qui faisait tout's tes volontés ?
Qui t'as pourri, qui t'a gâté ?
Qui c'est qui n't'a jamais battu ?...
Qui t'a soigné, veillé, guéri ?...
Et à présent qu'te v'là ici
Comme un chien crevé, eune ordure...
Sans un brin d'fleurs, sans eune couronne,
N'avec la crèm'des criminels...
Qui c'est qui, malgré tout, vient t'voir ?
Qui, qui t'esscuse et qui t'pardonne ?...*

*C'est ta Vieille... toujours... ta fidèle,
Ta pau' vieill' loqu'de Vieille, vois-tu !...*

(Cantilènes du malheur.)

Mais plus qu'en nulle autre, c'est dans la littérature de guerre que je trouve évoqué ce désespoir des mères. Je songe par exemple aux *Croix de bois* de Roland Dorgelès, ou même à ce violent *A l'ouest rien de nouveau* de l'allemand Remarque, où quelques pages émouvantes, oasis de tendresse et de pitié, viennent corriger l'impression d'ensemble, déprimante ou brutale.

Voyez avec quelle intensité ce passage des *Croix de bois* nous fait imaginer la douleur d'une mère inconnue. C'est un des épisodes les plus poignants du roman. Depuis longtemps, le soldat français Gilbert Demachy, de sa tranchée, entend les appels d'un blessé invisible qu'il ne peut secourir, à cause du bombardement intense dont son secteur est enveloppé :

Les obus, maintenant, piochaient à gauche, moins réguliers, d'une rage lassée. Les coups s'espacèrent. Alors, au ras du sol, Gilbert entendit la voix, l'imperceptible voix du blessé inconnu qui suppliait encore.

— ... *Me chercher... J'ai une maman, les copains, j'ai une maman.*

Et il prononçait : « moman » comme les gosses de Paris.

Tel un émouvant parallèle, « *A l'ouest rien de nouveau* » évoque aussi « celle qui pleure » et qui vit à distance toutes les souffrances de son fils aux tranchées. Un soldat en permission va rendre visite à la mère d'un de ses camarades, mort après plusieurs jours d'horribles souffrances :

— *Comment est-il mort ?*

Je lui dis qu'il a reçu une balle dans le cœur et qu'il est mort aussitôt. Elle me regarde d'un air de doute :

— *Tu mens, je sais que ce n'est pas vrai, j'ai senti dans ma chair la difficulté avec laquelle il est mort. J'ai entendu sa voix, j'ai, pendant la nuit, éprouvé son angoisse. Dis-moi la vérité, je veux savoir, il faut que je sache.*

— *Non, dis-je, j'étais à côté de lui, il est mort immédiatement.*

Elle me supplie tout bas :

— *Dis-le moi ! Il le faut. Je sais que tu veux me consoler, mais ne vois-tu pas que tu me tortures plus qu'en me disant la vérité ? Je ne puis pas supporter l'incertitude où je suis. Dis-moi comment cela s'est passé, si terrible que ça ait été. Cela vaudra encore mieux que ce que je m'imagine autrement.*

Je ne lui dirai jamais ce qui s'est passé... J'ai pitié d'elle...

Et les pages que voici, tirées de *L'amour et la mort de Jean Pradeau* de Charles Silvestre, sont encore l'écho des tourments d'une mère, à qui la guerre a rendu son fils grièvement blessé. Elle est là, seule avec sa douleur, dans la douceur du pays limousin. Passage splendide où l'art de Charles Silvestre est tout entier :

« *Un après-midi, elle mit sa coiffe des dimanches et sa cape. Elle voulait supplier la bonne Vierge dont le sanctuaire se profile dans le ciel. Elle prit un bâton de houx ; pour la première fois, elle sentait peser sur ses épaules le poids de la vieillesse.*

Le jour était clair, mais elle allait par les sentiers, toute murée dans sa douleur. Elle priait chemin faisant, égrenait des Ave et, parfois, elle s'arrêtait, haletante d'espérance.

— *Bonne Vierge, vous qui avez tant pleuré votre enfant, vous ne me prendrez pas mon petit !...*

Des larmes lui sautaient aux yeux ; elle les essuyait d'un revers de main et poursuivait sa route, sans rien voir. Elle répétait, avec une sorte de fureur, dans un paroxysme de foi :

— *O mère, vous le pouvez ! Guérissez-le !*

Elle allait dans la masse des verdure. A mesure qu'elle gravissait la rocailleuse côte, l'horizon s'élargissait, déroulant ses bures, les ors du colza en fleurs, l'émeraude des prés. Elle marchait dans le rythme de son angoisse.

— *Gardez-le-moi, bonne Vierge !*

Elle arriva enfin au sommet du mont. Le sanctuaire apparut, noirci par les pluies qui sont chassées par le vent d'ouest.

Elle ouvrit avidement la porte. La chapelle était déserte. On s'y rendait en pèlerinage une fois l'an. Dans le chœur, une Vierge de bois sculpté souriait du prodigieux sourire que les imagiers du vieux temps tiraient de la matière.

Elle fut rassurée par ce clair sourire. Il lui sembla que son gars allait déjà mieux. Elle murmura dans son patois :

— *Toi aussi, tu es mère, bonne Vierge, tu me comprendras.*

Brusquement, dans un vent de foi soufflant de ses entrailles, elle s'agenouilla sur les dalles, le front courbé, les mains dans la poussière. Elle pria longtemps, mêlant des supplications candides à des sursauts d'humble révolte.

— *Si vous me l'enlevez, ô Mère ! je ne croirai plus...*

Puis elle implorait d'une voix d'enfant.

La Vierge la regardait avec son sourire éternel.

Ayant passionnément supplié, elle tira des plis de sa cape deux gros cierges qu'elle alluma. Les mèches grésillèrent et, dans la pénombre, une lueur courut le long du manteau bleu de la Madone. La mère reprit encore ses prières instantes ; elle voulait violenter le ciel ; elle aurait désiré que l'image lui répondît. Mais, peu à peu, un accablement s'empara d'elle, une lassitude d'avoir trop jeté son cœur dans ses implorations.

Longtemps, elle regarda en silence brûler les cierges, s'étirer leur flamme.

Au dehors, le jour tombait. Elle se prosterna de nouveau, mendia humblement, une dernière fois, le secours d'En-Haut, puis, se relevant, elle gagna la porte, tandis que les murs du sanctuaire vide lui renvoyaient l'écho de ses pas.

Elle se trouva seule à seue avec sa douleur, sur la colline où flottait, parmi les souffles du soir, une inaltérable paix. »

Le même roman nous présente deux passages qui rappellent étonnamment la *Jasante de la Vieille* de Rictus. Mêmes lamentations, mêmes apostrophes douloureuses, mêmes regrets, — sauf pourtant

que Jean Pradeau n'a rien du malandrin qu'évoque l'auteur des *Cantilènes du malheur*. Écoutons sangloter la mère auprès du lit de mort de son fils :

A présent, la mère couvrait de ses bras étendus le corps de son fils.

— *Jean... M'entends-tu seulement?... l'entends-tu, ta pauvre vieille, mon petiot, mon ami?... Je suis toute ravagée ; vois, j'ai les cheveux tout gris... Je veux te causer comme si tu étais vivant... Toi... si doux et si mignon... Parle-lui à ta vieille... Réponds, mon pauvre, mon petit petiot.*

Puis, la voici, pareille à la Vieille de Rictus, qui s'en vient au cimetière où repose celui qu'elle a tant aimé. Douleur parente, mais combien transfigurée. Rien, dans la complainte désespérée de Jehan Rictus, ne s'élève au-dessus de ce tas de terre miséreux d'un cimetière de faubourg. La description de Charles Silvestre, en revanche, s'achève dans une évocation qui nous emporte d'un seul coup d'ailes au delà de toute douleur. *Ne soyez pas contristés comme ceux qui n'ont pas d'espérance*, disait déjà saint Paul... Un chrétien pourrait-il conclure ces pages, consacrées à rappeler une des pires douleurs humaines, sur une autre pensée ? Qu'il est donc reconfortant, pour achever ce chapitre, d'écouter encore la douce voix de l'écrivain limousin :

Le clocher du bourg de Rieux apparut au loin. Elle pressa le pas, poussa la porte du cimetière, où riait la fleur des champs. La tombe de Jean s'étendait tout près du seuil. D'un élan de tout son corps, elle s'agenouilla. Autour d'une croix de granit blanc, une enceinte de pierres taillées fermait une sorte de jardinet où fleurissaient des pâquerettes, des pensées, des jacinthes. Elle l'entretenait avec un soin constant ; et dans les corolles fraîches, elle voulait respirer l'âme de son enfant. Elle fit sur la terre un signe de croix, elle y colla ses lèvres et murmura :

— *Mon Jean, voilà des fleurs de chez toi... Je suis là, moi ta vieille ; je suis morte avec toi... Patience, je serai bientôt avec toi... On sera tous deux bien ensemble... O mon pauvre petit !... Las !... Je bois... Je mange, je dors et tu es dessous le sol... Si tu retournais à la vie, j'aurais la vie. Dors, mon ami, je serai là, demain... Je te vois toujours... Je te parle, ô Jean, mon pauvre ébranché... C'est moi, ta vieille, qui ai les cheveux blancs à cette heure... Je te vois, je te parle, Jean ! Vas-tu me répondre ? Au moins, si je savais que tu reposes... Me semble que tu pleures... Pleure pas, mon ami... Ecoute-moi... Ça va bien à ta maison... Léonard a une bonne femme. Et toi qui méritais d'être heureux ! Ton pauvre cœur a été broyé... Ça te mordait en dedans, et tu ne disais rien de tout Ça... Comment es-tu de l'autre côté du monde ? Des fois, je pense que tu es bien... Tu étais si vaillant, si gentil... Quand tu me regardais avec tes yeux doux, Ça me faisait tant plaisir. Oh ! prends-moi, arrête-moi par ma cape... Garde ta vieille... J'ai assez vécu...*

Elle s'arrêta de murmurer ce soliloque de souvenir et d'amour plus fort que la mort. Un souffle agita les ifs. Il lui sembla qu'une caresse glissait sur son front. Et, brusquement, elle sentit que le silence de la tombe l'accablait. Ayant sarclé les fleurs du jardinet funèbre, avec pitié, une dernière fois, elle se prosterna. Dans un baiser, elle eut aux lèvres le goût de la terre qui recouvrait son gars ; et malgré la mort, elle retrouvait, par le souvenir exaspéré, la chaleur et le frisson de la vie.

Elle se leva. Quelque temps, elle garda les yeux fixés sur la tombe. Elle voyait réellement son gars. Il était couché, la tête inclinée de côté, la main ramenée sur la poitrine. Il dormait. Alors, elle pensa au réveil, à l'aurore formidable, qui surgirait à la fin des temps.

— Tu te réveilleras, petit... Je crois que tu te réveilleras...

Elle partit, le visage tourné vers la tombe.

— Je reviendrai, je reste quand même avec toi, dit-elle.

Elle reprit le chemin de Fromental, plus légère d'avoir laissé son cœur de près son gars.

JEAN-DENIS MURITH.

*Mon Dieu, qui donnes l'eau tous les jours à la source,
Et la source coule, et la source fuit ;
Des espaces au vent pour qu'il prenne sa course ;
Et le vent galope à travers la nuit...*

*Donne de quoi chanter à moi, pauvre poète,
Pour les gens pressés qui vont, viennent, vont
Et qui n'ont pas le temps d'entendre dans leur tête
Les airs que la vie et la mort y font...*

MARIE NOËL.

Prière du poète.

Qu'est-ce qu'un kilowattheure ?

L'électricité pour tous, revue trimestrielle, éditée par « Electro-diffusion », Zurich, en liaison avec « Ofel », Lausanne. N° 1, 1944, 16 pages, 11 illustrations.

Cette petite revue, qui rend service aux ménagères, par ses recettes et ses conseils, intéresse aussi ceux qui cherchent à s'instruire. Lisez donc ce petit article intitulé « Qu'est-ce qu'un kilowattheure ? », dans lequel on s'efforce de vulgariser un problème qui n'est pas des plus simples.

Le kilowattheure est à l'ordre du jour. Les restrictions d'électricité que nous subissons depuis quelques hivers font mention de kilowattheures à économiser. Ce sont encore des kilowattheures qui figurent sur les factures du Service de l'électricité. Or, qu'est-ce que ce mystérieux kilowattheure ?